

La voile sur le fleuve Saint-Laurent, de Québec à Anticosti**Par Yvan Dumais**

Le fleuve Saint-Laurent : Boucar Diouf a pris soin de nous rappeler que les Algonquins l'appelaient Magtogoek ou « le chemin qui marche » avant l'arrivée de Jacques Cartier. Ce chemin, je l'ai emprunté à maintes reprises pour en découvrir et partager plaisir et enseignement.

Quand j'étais enfant, du rivage de la péninsule de Manicouagan, je rêvais de partir seul sur mon radeau en direction du large, vers un infini qui m'appelait. Je n'ai jamais construit le radeau ni rencontré un pédopsychiatre. Ce rêve a continué de m'habiter et la mer m'attire toujours autant. Le cycle des marées représente pour moi 2 respirations profondes que la nature prend chaque jour pour apporter la paix aux habitants qui vivent à proximité du grand fleuve.

Pendant longtemps, le fleuve a été pour moi un objet de contemplation et un moyen de transport entre la Côte-Nord et le Bas-Saint-Laurent. Je m'en suis bien ennuyé lors de mes études à la faculté, jusqu'à ce que je retourne vivre et pratiquer à Baie-Comeau. C'est à ce moment que j'ai découvert la voile. La voile, plus qu'un sport, c'est une ouverture sur le monde et une ouverture sur soi.



De façon générale, il me semble que le sport, avec ses succès et ses revers, ses moments de plaisir et ses difficultés, est une façon de se connaître et de vivre sa vie en condensé. C'est le cas particulièrement pour la voile. Tout est mis à contribution : le savoir, le savoir-faire et le savoir-être. Au surplus, pour celui qui est enclin à se laisser emporter à la contemplation et à la question du pourquoi, la voile peut être un chemin que l'on

peut emprunter pour explorer sa relation au monde. Sur la mer, on est tout petit, tout petit. Les forces en jeu sont énormes. Notre finitude nous apparaît bien évidente, sinon la mer aura tôt fait de nous en faire rappeler.

Un aspect que la voile et la médecine vétérinaire partagent est que les habiletés physiques sont ordonnées à l'intelligence pour que l'action voulue se produise. Les instruments facilitent le travail, mais l'attention doit être constamment portée à l'environnement et à l'évolution de la manœuvre.

Tout est important, le vocabulaire, par exemple. Des cordages, il y en a plusieurs, chacun avec sa fonction. On ne peut pas communiquer entre nous en disant « tire sur la corde ». Il faut savoir son nom et sa fonction. Une drisse ? Une écoute ? Hisser, affaler, border ou choquer ? La méprise va empirer plutôt qu'améliorer la progression du voilier, peut-être même la sécurité à bord.

Il faut apprendre le nom et la fonction de chaque pièce d'accastillage, les nœuds, les manœuvres, l'entretien du bateau, la météo, la navigation, les règles de route, les mesures de sécurité à bord, la communication maritime.

La région de Charlevoix, où je navigue le plus souvent, est une source de défis pour les marins. On y rencontre les courants de marée les plus forts sur le grand fleuve. Dans la traverse Saint-Roch, près de Saint-Roch-des-Aulnaies, et au niveau de l'île Rouge, près de Tadoussac, les courants peuvent atteindre la vitesse de 8 nœuds, ce qui est plus rapide que la vitesse de progression des voiliers de plaisance. Il faut utiliser l'information disponible dans les tables de marées et de courant pour pouvoir progresser. Autrement, on risque d'être poussés sur un des nombreux hauts fonds.

Ce n'est pas tout en ce qui concerne les courants de marée. Les conditions de navigation peuvent varier rapidement lorsque le courant vire. Quand la direction du courant va dans la même direction que le vent, la hauteur des vagues s'en trouve diminuée. Elle augmentera rapidement après le changement de marée, avec le vent et le courant en sens inverse. Ce changement est ressenti plus fortement lors des fortes marées, soit lors d'une pleine lune ou d'une nouvelle lune.



L'embouchure du Saguenay est particulièrement complexe. Deux masses d'eau en mouvement, avec une densité différente parce que l'eau du Saguenay est douce et l'eau du Saint-Laurent salée, se rencontrent à un angle de 90 degrés avec de forts courants. Si on descend le fleuve pour s'engager dans le Saguenay, il faut s'organiser pour arriver dans l'embouchure du Saguenay au début du courant de flot (montant). L'inverse au retour. Il faut bien planifier. De plus, il faut s'assurer de rester dans le chenal. Il y a des hauts fonds et, avec le courant, on ne peut rester stationnaire. Se retrouver échoué sur la batture aux Alouettes, nous serions en très mauvaise position.

La navigation y est difficile parce qu'il y a souvent de la brume et que le trafic maritime est intense : cargo, navires d'excursion qui vont observer les baleines, présence de plaisanciers. Tout cela demande beaucoup d'attention. En revanche, la présence des mammifères marins et la vue de sites d'une grande beauté procurent une expérience inoubliable, toujours différente.

Si on continue plus en aval, les courants diminuent et deviennent moins un facteur prédominant pour prendre les décisions. Le fleuve s'élargit, il y a moins de trafic et on se sent de plus en plus isolés du monde au fur et à mesure que l'on descend l'estuaire. Passé Sept-Îles, nous sommes par moments sans contact même avec la garde côtière. Nous avons l'impression de devenir explorateurs tant les rencontres se font rares. Les îles Mingan, l'île d'Anticosti, les îles de la Madeleine, Saint-Pierre et Miquelon, la côte de Terre-Neuve : il y a tant de beaux endroits à découvrir.

Tout est lent, on a le temps de voir, de ressentir ce qui se passe autour et en nous. Il faut être conscient de ce qui nous entoure, de la vitesse et de la direction à laquelle les éléments - le vent, la marée, les courants, la nébulosité, la pression atmosphérique, la température ambiante, etc. - évoluent. Il faut prévoir si possible, agir plutôt que réagir. Il faut veiller un sur l'autre, tout en apprenant sur les forces et les limites de chacun pour optimiser comment les personnes et l'équipement disponibles sont mis à contribution pour le plus grand bien de tous.



La compassion pour celui qui est malade, le partage de la joie avec celui qui s'émerveille devant un paysage marin, le plaisir de savourer un breuvage chaud ou un repas préparé avec beaucoup d'amour et des moyens rudimentaires, une manœuvre efficace et bien réussie qui a mis à contribution l'action ordonnée de plusieurs équipiers semblable à l'exécution d'une partition musicale qui met en présence plusieurs instruments, et surtout partager la joie ressentie lorsqu'on arrive à bon port (du

latin populaire *arripare*, « toucher à la rive »).

La voile permet de développer l'humilité devant la force des éléments qui sont présents. Le risque inhérent à sa pratique nous rappelle notre finitude ; même que la peur de la mort, parce que celle-ci est possible, demeure la meilleure conseillère et une grande source de sagesse. Et il y a la beauté, l'émerveillement, la relation proche avec les équipiers, la relation proche avec soi et avec l'Autre pour ceux qui y croient ou qui le découvrent.

Le fleuve Saint-Laurent a toujours fasciné. Il est mieux connu, bien balisé, mais il continue d'attirer les marins et d'inspirer de grandes découvertes intérieures à ceux qui s'embarquent sur « le chemin qui marche. »